PLUS CHAUD QUE L'ÉTÉ

Jeongmin se souvenait encore du jour où elle s'était piqué la main sur une épine. C'était il y avait un an de cela, à l'automne.

La rue était jonchée de châtaignes tombées des arbres. Jeongmin en avait ramassé une, intacte, qui avait eu la chance d'échapper aux pieds des passants. Elle en avait secoué la terre et ouvert la bogue. Elle était toute vide : quelqu'un avait déjà retiré le fruit. Combien de bogues béantes Jeongmin avait-elle ramassées ? Un piquant acéré s'était planté dans sa peau fragile. Entre tant de piquants de taille similaire, il s'en était caché un, solitaire et cruel, qui avait poussé sa pointe. Jeongmin avait serré plus fort encore la châtaigne. Elle voulait punir cette main qui avait passé tant de temps à écrire, sans se rendre compte de rien. Une goutte de sang avait perlé sur sa peau, tandis qu'une douleur lancinante se propageait de sa paume jusqu'au bout de ses orteils, à travers tous ses nerfs.

Depuis ce jour, Jeongmin n'était plus sortie de chez elle. Cela faisait alors à peine trois mois qu'elle avait emménagé dans le village aux épines de châtaigne.

*

Elle avait découvert cette maison un jour d'été torride. La sueur lui dégoulinait le long du cou, et elle en avait plus qu'assez de tourner en rond à visiter des appartements. Elle était exténuée par ces déménagements à répétition tous les deux ans : le mot de « maison », strictement réduit à son sens pratique, n'avait plus aucun charme pour elle.

— C'est tout pour aujourd'hui ? avait-elle demandé à l'agent immobilier, d'une voix éteinte.

Il avait traîné sa cliente dans tous les coins d'Ilsan, en prétendant à chaque fois avoir trouvé la perle rare ; mais Jeongmin n'avait pu se résoudre à signer aucun bail. Les appartements qu'elle trouvait assez propres étaient hors de prix, et ceux qui coûtaient moins cher étaient bien trop loin de son travail.

— Attendez, mademoiselle ! Allons voir une dernière adresse. C'est l'appartement rêvé pour une personne célibataire. C'est le dernier, promis !

— D'accord… Allons-y.

Il y avait comme un subtil bras de fer psychologique entre l'agent immobilier, prêt à tout pour lui faire signer un bail, et Jeongmin, dont les réactions étaient toujours mitigées. Mais elle s'était promis de prendre une décision le jour même, dès que les visites seraient finies, et sans se laisser le temps de réfléchir jusqu'au week-end. Pour une rédactrice télé comme elle, qui travaillait aussi bien le week-end que la semaine, les jours de repos étaient trop précieux pour être gaspillés.

— Vous aimez les châtaignes ? avait subitement demandé l'agent immobilier, tandis qu'ils entraient dans un quartier d'Ilsan surnommé le « village aux épines de châtaigne ».

— Pas particulièrement.

— Ces arbres, ce sont tous des châtaigniers. Il paraît que la rue est magnifique en automne, quand les bogues s'ouvrent un peu partout. J'ai entendu dire que les vieilles femmes du quartier venaient les ramasser…

Jeongmin n'avait rien répondu. Paquets de feuilles vertes, branches marron : l'été, tous les arbres se ressemblaient. Elle aurait été bien en peine de distinguer les châtaigniers des autres.

Ils se dirigeaient vers la partie du quartier la plus en hauteur. Confronté aux côtes qui se succédaient à n'en plus finir, l'agent immobilier était vite devenu moins bavard, et tous deux s'étaient concentrés sur leur marche. Dès qu'elle avait aperçu l'immeuble, Jeongmin s'était arrêtée net. Elle en était tombée amoureuse au premier regard. La peinture sur les murs se détachait par endroits. Mais on se serait cru en Europe, à cause des fenêtres voûtées, agrémentées de petits balcons, si originales pour la Corée, et dont le cadre, peint en orange, ressortait sur la couleur ivoire du mur. Ces coloris possédaient une chaleur toute naturelle : ils semblaient faits pour l'été.

Un habitant du deuxième étage avait installé une série de plantes grasses en petits pots sur le rebord de la fenêtre. Dans l'appartement au bout du troisième étage, toutes sortes de chaussettes étaient suspendues sur une corde à linge, comme pour accueillir le soleil d'été. Il y avait aussi de petites chaussettes jaunes pour enfant, bien alignées, grandes comme la paume de la main. Dans l'appartement d'à côté, on apercevait des bibliothèques garnies de livres épais. C'était peut-être le logis d'un chargé de cours à l'université, travaillant à gauche et à droite. Étrangement, Jeongmin imaginait bien ce à quoi ressemblerait le quotidien dans cet immeuble.

Ils étaient montés à l'appartement numéro 301. Par la fenêtre, elle avait regardé l'endroit où elle se tenait encore quelques instants auparavant, dans la rue. Un vent chaud venait doucement envelopper ses longs cheveux. L'immeuble lui-même ne comptait pas beaucoup d'étages, mais il était construit sur un promontoire, ce qui lui donnait une vue imprenable sur les reliefs des autres quartiers, à l'horizon. Jeongmin s'était senti l'envie de poser quelque chose sur le rebord de la fenêtre, une décoration. Elle était restée muette un moment, plongée dans ses pensées. Enfin, elle était sortie de sa torpeur et, sans une seconde d'hésitation, elle avait dit à l'agent immobilier qui guettait sa réaction :

— Je le prends.

Elle sentait qu'elle pourrait rester là longtemps, sans se lasser. Elle avait l'impression que sa vie allait prendre un nouvel élan, comme un vélo qui file au vent sans qu'on ait besoin d'appuyer sur les pédales. Pour la première fois de son existence, elle aimerait la « maison » où elle habitait.

Mais il avait suffi d'un instant pour que tous ces grands rêves retombent comme un soufflé. Le vélo de Jeongmin s'était lancé sur la pente, à toute allure, jusqu'à ce qu'elle morde la poussière de la pire manière possible. Lorsque les pédales avaient cessé de tourner dans le vide, elle avait pris conscience qu'elle était à bout de forces. C'était le début de l'automne ; les briques orange de l'immeuble devenaient plus sombres de jour en jour.

Elle avait informé la chaîne de télévision qu'elle rompait unilatéralement son contrat pour un documentaire en cours de réalisation. Elle avait rassemblé ses affaires, rendu son

badge en le jetant par terre, et elle était partie d'un air parfaitement impassible, comme s'il y avait de quoi être fier.

À vrai dire, Jeongmin ne se souvenait pas bien de ces événements. C'était grâce au récit d'un collègue rédacteur, quelques mois plus tard, qu'elle avait pu reconstituer la scène. Il lui avait raconté en détail le jour de sa démission, en lui décrivant même les vêtements qu'elle portait, mais Jeongmin avait peine à croire qu'elle ait pu agir ainsi. Elle ne comprenait pas comment elle avait pu claquer la porte de la chaîne de télévision de son propre chef, elle qui était si passionnée par son travail. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'en l'espace d'une saison, une émotion inexplicable, pareille à une malédiction, s'était installée au plus profond de son cœur.

À présent, Jeongmin ne bavardait plus avec la femme qui occupait l'appartement du dessous, celle qui était fascinée par les plantes d'intérieur. Elle n'était pas curieuse d'avoir des nouvelles du joli bébé né au troisième étage. Elle ne prêtait même plus de romans à l'étudiant féru de livres qui était son voisin. Quoi qu'elle fasse, elle n'arrivait plus à trouver le bonheur dans ce petit quartier paisible dont les bâtiments changeaient de couleur avec le soleil. Ces fenêtres qui lui avaient arraché un sourire parce qu'elles lui rappelaient l'Europe, elle ne leur trouvait plus désormais le moindre intérêt, sinon celui, étroitement utilitaire, de faire circuler l'air. Pendant les jours d'automne, quand le ciel était clair et dégagé, il lui semblait que l'azur lointain allait brusquement s'abattre sur la maison. À partir du mois de novembre, quand le temps se faisait plus frisquet, elle avait cessé de relever les stores de ses fenêtres : elle n'avait pas même entrevu le ciel d'hiver. Elle devinait seulement qu'il avait neigé dehors, lorsque l'air dans la maison

s'engourdissait et que les bruits de la rue devenaient plus sourds. Bientôt, les rayons du soleil d'hiver avaient cédé la place aux pluies printanières ; comme la maison était en hauteur, Jeongmin avait l'impression de se noyer dans ce ciel couleur de torchon sale. Pour elle, le temps s'écoulait de manière rectiligne, sans la moindre inflexion ni impulsion ; elle ne savait même plus si hier était aujourd'hui, et aujourd'hui demain. Elle s'était laissé enfermer dans un labyrinthe, ce coin de la vie qu'on appelle la « trentaine » ; mais elle ne se sentait pas captive, sans doute parce qu'elle avait abandonné tout espoir de fuite. Le pressentiment qu'elle n'aurait pas de mal à vivre dans cette maison s'était révélé radicalement faux. Elle avait passé trois saisons ainsi, rongée par la honte.

*

Un matin d'été, alors que la douleur de l'épine sur sa paume n'était plus qu'un lointain souvenir, Jeongmin se leva brusquement de sa chaise, en poussant un cri. Ce n'étaient pas des mots chargés de sens, ni même une phrase. C'était seulement un cri, sans la moindre parole articulée. Mais ce cri était chargé d'une immense tension : l'idée qu'elle ne pouvait pas continuer ainsi. À vrai dire, ce cri lui trottait dans la tête depuis le printemps. Il lui semblait qu'à force de vivre comme une hikikomori, elle allait dépérir toute seule dans cet appartement, et n'oserait plus reparaître en société jusqu'à la fin de ses jours. Et puis, même si elle se contentait de respirer, l'argent filait tout seul. Elle avait l'impression qu'on lui facturait chaque mois le prix de sa vie. Alors il fallait bien qu'elle rentabilise son existence : sinon, quel gaspillage d'argent !

Le cri se répercuta dans les deux pièces dégarnies de l'appartement. En écoutant l'écho résonner, Jeongmin prit conscience qu'elle faisait sonner ses cordes vocales pour la première fois depuis bien longtemps. Une fois que son cri se fut noyé dans un coin du plafond, Jeongmin se rinça brièvement la bouche, pour se donner meilleure haleine. Ignorant que c'était l'été, elle enfila un T-shirt à manches longues et un pantalon épais, pour sortir aussitôt de la maison.

Elle fut accueillie par des flots de lumière : les rayons du soleil d'août, chargés de vie. Elle se mit à marcher clopin-clopant, sous le soleil brûlant qui venait lui frapper la nuque. Toute résistance au soleil semblait l'avoir abandonnée, comme quelqu'un qui serait resté longtemps enfermé dans une salle aseptisée. Elle suait à grosses gouttes, mais ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même, avec son T-shirt noir à manches longues et son jean qui lui descendait au-dessous des chevilles. Elle avait sans doute perdu du poids, car sous ses vêtements trop larges, ses fesses et ses cuisses étaient affreusement flasques, comme si elles avaient perdu l'habitude de servir. Tous ses muscles avaient fondu à présent, même ceux dont elle avait toujours ignoré l'existence.

Trente minutes ne s'étaient pas encore écoulées que Jeongmin voulait déjà chercher refuge dans un café. Elle dépassa quelques établissements appartenant à de grandes chaînes, avec leurs enseignes jaunes. Mais après l'effort qu'elle avait fourni pour sortir de son appartement, elle voulait au moins savourer un bon café : un petit breuvage préparé avec amour – pas cette lavasse au litre qu'on boit pour chasser le sommeil. Elle s'enfonça dans une ruelle, avec l'espoir d'y trouver un établissement d'un autre genre.

Son attention fut attirée par un magasin sans enseigne, mais qui avait des allures de café. Malgré sa grande devanture en verre donnant sur la rue, on ne voyait pas l'intérieur, qui était dissimulé par d'innombrables pots de fleurs disposés à l'avant de la boutique. On aurait dit une maison de sorcière, comme dans les contes occidentaux que lisait Jeongmin quand elle était petite. La plupart des plantes étaient des cactus, qui dardaient leurs épines menaçantes vers le ciel. C'était la première fois que Jeongmin voyait ce magasin. Elle finit par pousser la porte, après s'être convaincue que le jeu en valait la chandelle.

— Bonjour. C'est bien un café, n'est-ce…

Elle s'interrompit aussitôt : elle venait d'apercevoir des rangées de poteries alignées sur les étagères, tandis qu'une âcre odeur de terre s'engouffrait dans ses narines. Deux femmes se tenaient là, leur tablier maculé de traces d'argile. C'étaient une jeune fille d'une bonne vingtaine d'années, en train de lutter avec la terre posée sur le tour devant elle, et une femme dans les quarante ans, l'expression légèrement mélancolique. Jeongmin s'empressa de s'excuser :

— Je suis désolée ! Je croyais que c'était un café.

Les deux femmes ne manifestèrent pas la moindre surprise, ce qui augmenta encore la confusion de Jeongmin. À les voir, on aurait cru qu'elle avait rendez-vous ! La femme de quarante ans, qui semblait la propriétaire de l'atelier, prit la parole d'une voix qui ne laissait pas percer le moindre agacement :

— Ça arrive souvent. De dehors, on ne voit pas bien l'intérieur, et l'enseigne est toute petite. Malheureusement, nous ne sommes qu'un atelier de poterie. Mais vous êtes complètement trempée de sueur, ma parole !

— J'ai marché longtemps, fit Jeongmin en s'éventant de la main, gênée.

Elle baissa légèrement la tête pour inspecter ses vêtements, mais par chance, la sueur ne se voyait pas trop.

— Restez donc prendre un café glacé, avec la chaleur qu'il fait dehors ! Ça ne sera pas aussi bon que dans un vrai café, mais j'ai quand même plusieurs variétés de grains moulus, et du sucre, si vous en voulez.

La jeune fille arrêta le tour électrique.

— Justement, je m'apprêtais à prendre une pause, dit-elle en s'essuyant les mains.

— Mais tout de même…

Jeongmin était surprise qu'elles proposent un café à une cliente entrée par erreur : devait-elle y voir une simple gentillesse, ou bien une insistance malvenue ? Elle ne savait que penser.

— Ne vous en faites pas, asseyez-vous.

La jeune fille s'empressa d'approcher une chaise, le visage souriant. Jeongmin était à la fois interloquée et touchée par cet enthousiasme gratuit. Sans même s'en rendre compte, elle était déjà sous le charme de toutes les poteries blanches et vertes qui l'entouraient. Elle avait peine à croire que des objets solides, fabriqués de main d'homme, puissent rappeler à ce point les couleurs de la nature. Quelques années plus tôt, sur l'insistance d'une camarade de fac, Jeongmin avait pris part à une série d'interviews intitulée « Questions-réponses avec d'anciennes étudiantes de l'Université S en insertion professionnelle ». Jeongmin s'était vu poser la question la plus banale qui soit : « Où puisez-vous votre inspiration pour écrire ? » Ce à quoi elle avait donné la réponse la plus banale qui soit : « Dans

la nature. » Ce n'était pas un mensonge. Lorsqu'elle écrivait, jadis, Jeongmin puisait son inspiration dans la nature. En particulier dans les vastes étendues bleues, comme la mer.

Pourquoi Jeongmin ne refusa-t-elle pas le café qu'on lui proposait ? À cause de cette mystérieuse teinte bleu vert qui flottait sur les poteries ? Ou bien parce qu'elle était séduite par les mains potelées de la jeune fille qui lui tendait une chaise ? Non, c'était surtout parce que la propriétaire de l'atelier semblait sincèrement enchantée par cette visite inattendue. Les couleurs étaient revenues sur le visage de cette femme qui, quelques instants auparavant encore, avait le regard perdu dans le vide, comme si elle était seule au monde. Jeongmin se sentait à la fois troublée et réjouie par ce changement d'expression, sans trop savoir pourquoi. Comme ensorcelée, elle s'assit sur la chaise.

— Votre café, vous le voulez sucré ? Ou bien noir ?

— Noir, s'il vous plaît.

— Ça ne vous dérange pas qu'il ait un goût de noisette ? On a fini tout notre stock habituel de café, celui avec une petite acidité. De toute façon, on a un ingrédient secret, alors, quelle que soit votre préférence en matière de grains, votre café sera forcément délicieux. Ah, et la prochaine fois, essayez de le prendre sucré ! C'est ma spécialité.

La prochaine fois ? Était-ce une invitation à revenir prendre du café dans cet atelier ? Jeongmin acquiesça d'un sourire, par courtoisie. À son grand soulagement, la jeune fille assise à côté d'elle n'entama pas la conversation. Jeongmin avait horreur des discussions de politesse, où l'on ne fait qu'échanger de vagues informations les uns sur les autres.

Sa sueur sécha vite, sous le vent frais de la climatisation. Le seul bruit dans l'atelier venait de la cafetière, qui crachait

de puissants jets de vapeur, comme pour rappeler son existence. Au fur et à mesure que le café coulait, un arôme amer se diffusait dans l'air, venant se mêler aux effluves d'argile. En un instant, la pièce s'emplit d'une odeur qu'aucun mot ne pourrait décrire. L'alliance olfactive de la terre et du café. Jeongmin n'avait jamais senti un tel parfum, mais il était bien plus agréable qu'elle ne s'y serait attendue. Elle y décelait autre chose que les informations objectives que fournit habituellement le nez, comme le sucré, l'amer, le fétide : cette odeur éveillait également en elle un sentiment de sécurité. Elle n'avait pourtant pas l'habitude d'écouter le jugement du cœur plutôt que celui du nez, elle qui avait l'odorat si sensible.

— J'ai mis de la glace, pour que ce soit bien froid.

Une tasse de café chaud, et deux de café glacé. Les récipients ressemblaient beaucoup à ceux qui étaient exposés dans le magasin : c'était sans doute la patronne qui les avait fabriqués. L'autre jeune fille avala son café d'une traite, comme si c'était de la bière. Jeongmin ne l'avait vue travailler qu'un instant, mais il lui avait semblé qu'elle livrait à l'argile un combat acharné. Le café brun foncé, bien glacé, avait l'air on ne peut plus appétissant, surtout pour Jeongmin, qui avait perdu des litres de sueur.

La propriétaire avait bien le droit de se vanter de son café : il était aussi délicieux qu'elle le prétendait. À le voir, le breuvage n'avait rien de spécial ; et pourtant, quand on y trempait les lèvres, une saveur originale venait vous envelopper la langue. Jeongmin huma la boisson, mais elle ne reconnut les grains d'aucune grande marque. Après toutes les nuits blanches qu'elle avait enchaînées pendant ses sept années de travail à la télévision, jamais elle n'aurait pu manquer de reconnaître les principales

marques de café. Elle prit une nouvelle gorgée en réfléchissant attentivement, mais rien ne lui vint à l'esprit. Au fond, peut-être que son goût s'était émoussé, après tous ces mois qu'elle avait passés à dormir chez elle, sans boire une goutte de café.

— C'est vraiment délicieux. Est-ce que vous pourriez me dire d'où viennent les grains ?

— À vrai dire, moi non plus je ne le sais pas bien. C'est un cadeau qu'on m'a fait. Mais je me demande si ce n'est pas du Yirgacheffe.

Jeongmin brûlait de savoir le secret qui se cachait derrière le goût si particulier de ce café. En voyant son expression intriguée, la propriétaire reprit la parole :

— Si notre café est délicieux, même avec des grains ordinaires, c'est à cause des tasses. Ce sont des poteries résistantes, cuites dans un four à 1 250 degrés. Le café noir a meilleur goût quand on le prend dans une tasse de céladon couleur jade. Et le café sucré dont je vous parlais tout à l'heure, il faut le servir dans de la porcelaine émaillée. Je ne sais pas si c'est parce qu'on associe la couleur avec l'image du sucre, mais il a meilleur goût quand on le boit comme ça.

La jeune fille intervint pour attester la véracité de ces propos :

— Moi non plus, au début, je n'y croyais pas. Je pensais que c'était une sorte d'effet placebo, comme le moine Wonhyo avec son crâne*. Mais il y a bel et bien une différence. Pour être précis, c'est dans la saveur plutôt que dans

* Une nuit qu'il avait soif, le moine Wonhyo a tâtonné dans l'obscurité, saisi un récipient, et bu une eau qui lui a paru délicieuse ; au petit jour, il s'est rendu compte qu'il s'agissait d'une eau immonde, croupissant dans un crâne. Il en a déduit que l'esprit a le pouvoir de modifier notre rapport au monde. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

le goût. J'ai fait des études de chimie, alors je m'interroge toujours sur ces choses-là ! Je me suis renseignée dans les grandes lignes, et on dirait qu'il y a une réaction chimique entre la surface de la poterie et les composants du café. Après tout, on dit bien que la poterie respire, vous savez !

— C'est fascinant.

Jeongmin se sentait étrangement convaincue par les élucubrations des deux femmes. Elle serra la tasse dans ses mains, en songeant qu'elles avaient sans doute raison : peut-être que le secret résidait bien dans la poterie, plutôt que dans la qualité des grains. Le récipient qu'elle tenait était encore plein de glace, certes ; et pourtant, elle avait comme l'impression de sentir sous ses doigts la chaleur des 1 250 degrés dont la patronne lui avait parlé. Pour la première fois de sa vie, elle tenta d'imaginer une température supérieure à mille degrés. Mais au lieu d'un feu brûlant, c'est une simple tiédeur qui se glissa dans les veines de ses paumes et se propagea jusqu'à ses artères. Elle goûtait la fraîcheur des lieux, agréablement climatisés, et pourtant elle avait comme l'impression qu'une douce chaleur pénétrait jusqu'au plus profond de ses entrailles et venait relâcher en elle toute espèce de tension. Son corps fondait sur place, irrésistiblement. Le froid ne pouvait l'emporter sur cette douce tiédeur. Elle repenserait souvent au goût de ce café. Ou plutôt, comme avait dit la jeune femme, à sa *saveur*.

— Est-ce que vous vendez les poteries qui sont là ?

— Bien sûr. Regardez tranquillement. Les mugs et les tasses à thé sont à gauche.

À la différence des poteries exposées pompeusement dans les centres commerciaux, et vendues à un prix faramineux,

celles-ci avaient comme un air bon enfant. Non seulement elles étaient toutes serrées pour ne pas gaspiller un centimètre carré de place, mais elles étaient même empilées les unes sur les autres. Jeongmin n'était pas rassurée – et si l'une d'entre elles tombait et se cassait ? – mais elle se sentait malgré tout séduite par ce spectacle familier, qui lui rappelait des placards de cuisine en désordre. Elle avisa une tasse d'un blanc très pur, qui la fit songer presque instinctivement à un macchiato au caramel. Une autre tasse, avec un dégradé de blanc et de jade, évoquait plutôt le thé au lait. Elle remarqua encore un récipient couleur de jais – d'après la propriétaire, il avait été enduit d'un émail noir – et fut prise d'une envie dévorante d'acheter de la glace *Excellent* pour y faire un affogato. C'était sans doute les « associations d'images » dont avait parlé la propriétaire. Jeongmin se laissait facilement prendre par ce genre de projections mentales, elle dont le métier était d'écrire. Elle souleva les tasses une par une, avec précaution, les entourant de ses deux mains pour en mesurer la température tout à son aise. Elle aurait voulu sentir la chaleur du four où ces poteries se trouvaient la veille encore. Dire que dix minutes plus tôt, elle suait à grosses gouttes et maudissait l'été, et qu'à présent, elle était à la recherche d'une chaleur plus extrême encore ! Jeongmin se sentit amusée par son propre esprit de contradiction.

— J'adore le café. Et puis j'en buvais tout le temps au travail, quand je devais faire des nuits blanches. J'aimerais bien avoir une tasse comme ça.

— Dans ce cas, vous ne voudriez pas en fabriquer vous-même, au lieu d'en acheter ? proposa la dame du tac au tac, sur le même ton imperturbable que dix minutes plus tôt, lorsqu'elle avait invité Jeongmin à rester prendre un café.

Elle semblait maître dans l'art de faire des propositions à autrui sans s'imposer trop brutalement.

— Jamais je n'en serais capable ! Je ne suis pas douée de mes mains, et puis je n'ai absolument aucun talent artistique.

— Ne vous en faites pas pour ça ! L'élève que vous voyez ici, quand elle est arrivée à l'atelier, c'était la première fois qu'elle s'essayait aux travaux manuels. Et maintenant, elle est assez douée pour vendre ses créations sur les marchés ! Si vous avez envie d'un récipient pour quelque chose de particulier, c'est une raison amplement suffisante pour vous lancer dans la poterie.

« Un récipient pour quelque chose de particulier ». Le macchiato au caramel, le thé au lait, l'affogato lui revinrent à l'esprit. Mais elle était sûre qu'il y avait encore bien d'autres choses à mettre dans ces poteries, qui cuisaient à 1 250 degrés, et ressortaient du four tièdes et solides. Peut-être pouvait-on même y glisser des choses immatérielles, sans poids ni odeur ?

— Vous habitez le quartier ? demanda la propriétaire en prenant une gorgée de café.

— Oui. Dans la zone quatre du village aux épines de châtaigne. Ça fait un peu plus d'un an que j'habite là.

La dame ouvrit de grands yeux, l'air fascinée.

— Mais c'est juste à côté ! Si ça se trouve, on s'est déjà croisées dans la rue !

— Ça m'étonnerait. Je ne sortais jamais de chez moi, fit Jeongmin avec un sourire abattu.

— Pareil pour moi. À vrai dire, moi non plus ça ne fait pas longtemps qu'on m'a sortie de ma grotte.

Jeongmin se mordit la lèvre. « Je vais te sortir de ta grotte », lui avait dit une amie jadis. Ce n'était qu'une façon

de s'imposer, de signaler son dévouement. Cette fille avait décrété elle-même qu'elle jouerait le rôle de l'amie vertueuse, mais pour Jeongmin, qui n'avait pas la moindre place à offrir dans son cœur, cela sonnait comme une menace, une façon de dire : « Laisse-moi entrer. »

— Mais finalement, la grotte non plus n'est pas si mal. Vous ne trouvez pas ? demanda la patronne.

Jeongmin était stupéfaite de l'entendre parler ainsi. Sans trop savoir pourquoi, elle se sentait en sécurité avec cette femme. Elle hocha lentement la tête, serrant toujours une poterie entre ses mains.

La propriétaire de l'atelier questionna Jeongmin sur son emploi du temps, afin de fixer l'horaire des cours. La jeune femme répondit qu'elle avait arrêté de travailler pour un temps, afin de se reposer, ce qui lui laissait beaucoup de liberté. C'était une façon d'enrober les choses : concrètement, elle était au chômage. Lorsque les gens découvrent que vous êtes chômeur, ils vous demandent généralement ce que vous faisiez avant, et vous interrogent de A à Z sur votre situation. Puis ils terminent par un : « Ah là là, vous devez vous faire beaucoup de souci », en faisant mine de s'inquiéter pour vous, tout en vous rangeant dans la catégorie de ceux dont l'avenir est incertain, ou bien des êtres imparfaits, incapables de s'adapter à la société. Mais la propriétaire, elle, s'exclama aussitôt : « Quelle chance d'avoir un peu de temps libre ! » Alors Jeongmin prit conscience qu'elle n'avait pas besoin de se sentir nerveuse devant cette femme, qui ne cherchait pas à provoquer les confidences.

— Qu'est-ce que vous diriez de deux fois par semaine, pour commencer ? Le mardi et le jeudi, par exemple ? On

va d'abord essayer de se voir en tête à tête pendant deux semaines, pour faire du moulage à la main et apprivoiser la terre. Et puis on pourra déplacer un de vos cours le week-end, pour que vous participiez à la classe du samedi avec les élèves qui travaillent pendant la semaine. Au fait, je m'appelle Johui, et cette demoiselle ici, c'est Jihye.

Tout en achevant sa tirade, Johui saisit un calendrier sur la table et en arracha brusquement la page du mois d'août. Elle entoura les jours où Jeongmin devait venir, avant de lui tendre le papier. En voyant cette feuille remplie de chiffres, Jeongmin eut l'impression de redécouvrir ce que c'était qu'un mois.

SOIXANTE POUR CENT, C'EST TOUT !

— Le mardi et le jeudi, par exemple ?

Les mots de Johui résonnaient encore à l'oreille de Jeongmin, comme l'image d'un néon qui reste imprimée dans les yeux une fois la lumière éteinte. La veille, avant de s'endormir, Jeongmin avait programmé une alarme sur son téléphone portable. Elle avait revu alors la liste interminable des alarmes enregistrées autrefois, toutes les cinq minutes, de 7 heures à 9 heures – souvenir de l'époque où elle vivait avec frénésie. Mais elle avait beau à présent être paralysée par l'impuissance, elle se sentait soulagée d'avoir échappé à sa vie d'avant. Cette liste était comme la confirmation qu'elle avait désormais le droit de se reposer.

Dès qu'elle ouvrit les yeux au son de l'alarme, elle songea aux paroles de Johui, qui lui avait intimé de prendre un bon repas avant de venir à l'atelier. Elle fit donc un vrai déjeuner, pour la première fois depuis bien longtemps, puis sortit de chez elle. Elle ne s'attendait pas à ce que le sang bouillonne ainsi dans ses veines à la simple idée d'apprendre quelque

chose de nouveau. Elle n'était plus habituée à éprouver ce genre d'énergie, couleur jaune citron. Une couleur qu'elle ne pouvait pas, qu'elle n'avait pas le droit de faire sienne.

Chaque zone du village aux épines de châtaigne était délimitée par des grappes de petits magasins : au rez-de-chaussée, des restaurants coréens, des supérettes, de vieux cafés ; au-dessus, quelques étages de logements. C'était le genre de quartier assoupi et vieillissant où les jeunes gens s'ennuient toujours.

L'atelier se situait au bout d'une rue qui séparait une école primaire d'une zone d'habitations. Cette fois, Jeongmin avait enfilé des vêtements plus appropriés à la saison : elle ne ruisselait pas de sueur, comme la veille. Alors qu'elle observait attentivement l'extérieur de l'atelier, elle remarqua une enseigne cachée par le lierre :

SOYO
ceramic art &

Quelques mots écrits en noir, sans fioritures, sur un fond blanc, de la même couleur que le bâtiment. Guidée par l'odeur d'argile qui flottait au vent, Jeongmin ouvrit la porte. Aujourd'hui, il y avait plus de monde dans l'atelier : une fillette, occupée à malaxer de la terre, un lycéen, et Jihye, la jeune femme de la dernière fois. Cette dernière accueillit Jeongmin d'un air joyeux, avant de lui présenter les autres élèves.

— Voici Hansol, qui est en primaire ! Aujourd'hui son amie ne l'a pas accompagnée… On ne sait jamais quand elle

viendra ou pas. Je vous la présenterai la prochaine fois, si elle est là. Et voici Jun, l'avenir de notre atelier ! En une syllabe seulement, « Jun » !

Hansol lui dit bonjour d'une voix timide ; Jun, lui, la salua d'un simple coup d'œil.

Jihye demanda à Jeongmin si elle pouvait la tutoyer. Se tutoyer après deux rencontres… Ou plutôt, une rencontre et demie. Jeongmin était du genre à toujours respecter les convenances, vouvoyant même les petits jeunes de l'équipe de rédacteurs, à peine sortis de l'université. Mais après tout, Jihye n'était pas une collègue de travail : Jeongmin hocha la tête, décidant de prendre les choses comme elles venaient. Elle remarqua que Jihye avait un très joli sourire, qui illuminait tout son visage. Jeongmin éprouvait toujours une certaine réticence envers les personnes lisses et innocentes, qui ont grandi dans un foyer heureux – mais sans pouvoir en même temps s'empêcher d'être attirée par ces gens-là.

S'étonnant de voir sa nouvelle élève arriver à 13 h 30 tapantes, Johui lança en plaisantant qu'elle n'aimait pas les gens parfaits – c'était une simple manière de la taquiner, bien sûr, mais Jeongmin percevait un fond de sincérité dans ces paroles. Avant d'entamer le cours, la patronne commença par préparer du café, comme si c'était un rituel réglé d'avance. Cette fois, Jeongmin se vit offrir un *hazelnut latte* bien sucré. La patronne n'y avait pas mis de lait mousseux, mais cela ne changeait rien au goût.

— J'ai vu l'enseigne en entrant. Cet atelier s'appelle « Soyo » ?

— Wow ! Vous avez réussi à découvrir l'enseigne, alors qu'elle est complètement dévorée par les plantes ! J'ai fait

exprès de la cacher, pour que seules les personnes observatrices arrivent à la lire. Ce n'est pas du tout que j'aie la flemme de couper le lierre, pas du tout !

Jeongmin était plutôt encline à croire la patronne lorsqu'elle disait que « ce n'était pas du tout par flemme » : après tout, le local était d'une impeccable propreté, tout à fait surprenante pour un atelier où l'on maniait l'argile.

— C'est vrai que les plantes dehors sont envahissantes. La première fois, je ne me suis même pas rendu compte que c'était un atelier. Il s'appelle Soyo parce que ça prend du temps de faire les poteries* ?

— Raté ! C'est le « *so* » de « travailler la terre », et le « *yo* » de « four à brique** ». C'est un nom très simple, pour dire qu'on travaille la terre et qu'on la cuit au four. Mais à partir de maintenant, ça aura aussi le sens de « prendre du temps ». Après tout, ce sont des homonymes. C'est une bonne idée que vous avez eue là !

— C'est un joli nom. Facile à prononcer.

— Et si on se mettait au travail, maintenant que vous savez tout ?

Johui emmena Jeongmin dans l'arrière-boutique. Plusieurs tabliers étaient accrochés là, à côté d'une série de casiers où les élèves laissaient leurs affaires. La patronne était bien plus bavarde qu'à leur première rencontre : elle avait l'air tout excitée.

---

* Le mot « *soyo* » peut avoir plusieurs sens en coréen. C'est notamment la racine d'un verbe signifiant « être nécessaire », « exiger ».

** La patronne fait référence ici aux *hanja* (caractères chinois) qui forment l'étymologie du mot.

— Quand vous arrivez à l'atelier, la première chose à faire, c'est d'aller chercher votre tablier ici. Mais zut, où est-ce que j'ai la tête ! J'ai complètement oublié de vous commander un tablier. Il va falloir que vous empruntiez celui d'un autre élève, pour le moment. Ça sera notre petit secret. De toute façon, cet élève-là ne vient que le week-end, alors il ne sait pas ce qui se passe durant la semaine. Mais bon, il n'est pas du genre à faire des histoires, même s'il était au courant. C'est un vrai nounours.

Jeongmin s'empara du gigantesque tablier vert, maculé de terre. Sur la poitrine, quelques points de couture malhabiles formaient les lettres « GS » – cela devait être les initiales de l'élève en question. Le tissu était tout imprégné du parfum de son propriétaire : Jeongmin se sentit enveloppée d'une douce senteur sucrée. Comme elle glissait la main dans la poche avant du tablier pour y mettre son portable, ses doigts rencontrèrent le métal froid d'une bague. Un anneau d'argent, très fin. Il n'y avait pas de chiffres ni d'initiales gravés à l'intérieur, mais on voyait tout de suite qu'il s'agissait d'une bague de couple. Ce devait être une relation de longue date, vu la quantité de rayures sur l'anneau. Se sentant soudain coupable de jouer ainsi les détectives, Jeongmin fourra de nouveau la bague dans les profondeurs de la poche. Elle n'y avait touché qu'un instant, mais elle avait l'impression d'avoir espionné une histoire d'amour secrète.

Rien que d'enfiler le tablier, elle eut la sensation électrisante d'être devenue une vraie potière. Elle s'était toujours méfiée de l'excitation, mais elle décida que pour une fois, elle pouvait bien se laisser aller à ce mouvement. Saisissant une petite cuvette d'eau, deux éponges, et une tournette, elle

alla s'asseoir à la grande table de travail où se trouvait déjà Hansol.

— Il faut commencer par décider ce que vous voulez fabriquer. Il y a quelque chose qui vous ferait envie ? demanda Johui en venant s'installer à ses côtés.

— Je voudrais faire un mug, comme celui où vous m'avez servi du café, la dernière fois.

— Ah, les tasses, ce n'est pas si facile, à cause de l'anse. D'habitude, on commence plutôt par des assiettes.

Un peu déçue de ne pas pouvoir fabriquer de tasse à café, Jeongmin parcourut du regard les assiettes exposées sur les étagères. Elle ne savait pas sur laquelle porter son choix : ces poteries semblaient toutes trop techniques pour une simple débutante comme elle.

— Mmh… Cette assiette jaune, c'est possible ? demanda Jeongmin en soulevant une poterie.

La couleur de l'objet lui avait sauté aux yeux, mais elle se sentait surtout attirée par la forme, qui semblait plutôt facile à reproduire.

— C'est une assiette à cinq millions de wons ! Elle n'est même pas disponible à la vente, on s'en sert seulement comme objet d'exposition. Mais vous avez le coup d'œil, dites donc !

Jeongmin se dépêcha de reposer l'assiette, avec un hoquet de surprise. Elle sentait de nouveau un fossé se creuser entre la poterie et elle.

— Généralement, on commence par réfléchir à l'usage qu'on va faire de l'objet qu'on veut fabriquer. Les poteries sont avant tout des objets pratiques, indépendamment de leur fonction décorative. Quand vous regardez ces assiettes, vous

avez sans doute l'impression qu'elles sont toutes pareilles, que seule la taille varie un peu…

Johui vint se planter devant l'étagère et, soulevant les poteries une par une pour les montrer à Jeongmin, elle se mit à expliquer :

— Celle-ci est une grande assiette, parfaite pour mettre des *pajeon*[*] les jours de pluie. Et cette assiette-là, on peut s'en servir pour prendre le dessert quand on invite des amis à la maison. Surtout pour les cookies, les madeleines, tous les petits gâteaux cuits au four. Et celle-ci, comme elle a les bords un peu plus hauts, elle convient bien pour les aliments qui ont beaucoup de jus, comme le *dongchimi*[**]. Réfléchissez à votre cuisine. De quel type d'assiette auriez-vous besoin ?

— Mmh… Ma cuisine est complètement vide. En fait, je n'utilise pas vraiment d'assiettes. Je me sers directement dans les tupperwares, sans mettre la nourriture dans un plat. Et je ne prends pas trop de desserts non plus. En fait, pour être honnête… Je ne cuisine pas.

— Alors vous avez plein d'assiettes à fabriquer ! Vous allez bien vous amuser, à compléter votre vaisselle, une poterie à la fois ! Pour aujourd'hui, qu'est-ce que vous diriez d'une assiette tous usages ? Quelque chose d'un peu plus grand que la main. Toute ronde, sans décorations. Après tout, *simple is the best*. Avec une taille intermédiaire comme ça, vous pourrez mettre tout ce que vous voudrez dans cette assiette.

— Peu m'importe.

— Quand vous toucherez la terre pour la première fois, vous vous sentirez un peu désemparée. N'essayez pas d'être

* Pancakes salés aux poireaux.

** *Kimchi* de navet.

parfaite : dites-vous que vous faites soixante pour cent, c'est tout. Pas plus, pas moins, juste soixante pour cent.

Johui alla chercher de la terre à porcelaine. Dire que ce tas d'argile crasseuse allait former une assiette ronde… Quand Jeongmin y posa la main pour la première fois, la terre était molle et douce, plus froide qu'elle n'aurait cru. Elle n'eut pas grand mal à abaisser au rouleau, sur une épaisseur de huit millimètres, la terre qui formerait la base de l'assiette, et à la transférer sur la tournette.

— À partir de maintenant, il faut se concentrer, fit Johui en sortant un petit ébauchoir.

Mettant la tournette en mouvement, elle traça sur la plaque de terre, avec la pointe de son ébauchoir, un cercle de bonne taille. Après cette démonstration, elle tendit l'outil à Jeongmin, qui le prit d'une main tremblante. La première tentative, la plus stressante. Jeongmin obtint un cercle parfaitement irrégulier. Elle leva les yeux vers Johui, l'air paniquée.

— Ce n'est pas grave. Essayez encore.

Jeongmin lança de nouveau la tournette, mais ce ne fut que pour dessiner un cercle plus tordu encore. Il fallut une troisième, une quatrième tentative avant d'obtenir un cercle passable, et la plaque de terre était déjà constellée de coups de couteau. Gênée, Jeongmin demanda :

— Il faut abaisser une nouvelle plaque ?

— Non. Contrairement au bois, au cuir, au métal, la terre est une matière molle. Ça veut dire qu'on peut la rectifier à tout moment. Regardez.

Du bout du doigt, Johui caressa les traces laissées par tous les échecs de Jeongmin. Les coupures s'estompèrent comme

une blessure qui cicatrise ; bientôt, elles eurent complètement disparu, comme si elles n'avaient jamais existé.

— On peut rectifier l'argile… murmura Jeongmin.

— Vous savez pourquoi votre cercle était toujours cabossé ? Parce que vous manquiez d'assurance. Votre main qui tenait l'ébauchoir se déplaçait en même temps que le tour. Il faut y mettre juste assez de force pour la maintenir en place. Allez, maintenant, faites autant d'erreurs que vous voulez.

Johui effaça le dernier cercle, le plus passable de tous, et enjoignit à son élève de recommencer. La girelle, lancée à toute allure, semblait pousser Jeongmin à agir. Elle positionna sa main sur la droite et abaissa la lame, en y mettant plus de force qu'auparavant. Le cercle était légèrement ovale, mais cette fois, au moins, sa main n'avait pas suivi le tour. Lorsqu'elle releva l'ébauchoir, son poignet était toujours dans la même position. Frottant la ligne du bout du doigt, elle l'effaça comme si de rien n'était. Encore une fois. Encore. Enfin, un cercle parfait surgit.

Il fallut ensuite découper la terre en suivant le tracé : la sensation était très différente, comme lorsqu'on tranche de la pâte à pain bien levée. Et lorsque Jeongmin essuya l'argile avec une éponge, elle eut comme l'impression de caresser des gâteaux de riz tout luisants d'huile de sésame.

— Maintenant, on passe aux colombins. On va faire des boudins d'argile, longs et fins, pour les empiler sur la base.

Une fois les mains mouillées, Jeongmin se mit à étendre l'argile : la terre froide se réchauffa très vite au contact de sa peau.

— Lorsque l'argile devient tiède, c'est signe qu'elle se dessèche. Si elle prend la température de votre corps, il faut rajouter un peu d'eau. Vous devez communiquer avec la terre.

Après lui avoir expliqué comment coller les colombins avec de la barbotine, Johui se leva pour aller s'occuper de Hansol. Jeongmin ne redoutait plus autant de travailler seule, maintenant qu'elle savait qu'avec l'argile toutes les erreurs sont permises. Et comme elle n'avait rien d'une professionnelle, elle n'avait pas besoin de créer de magnifiques poteries, comme Johui. Elle n'avait qu'à se dire qu'elle « touchait » la terre, plutôt qu'elle ne la « travaillait » vraiment. Tout ce qu'il lui fallait, c'était une assiette pratique pour mettre de la nourriture.

Elle posa deux cercles de colombins afin de former le bord de l'assiette, avant de travailler la surface pour la rendre plus lisse. Maintenant que le bord s'étirait vers l'extérieur, à un angle de cent vingt degrés environ, cela commençait bel et bien à ressembler à une assiette. Alors enfin, Jeongmin se redressa. Elle s'était tellement concentrée qu'elle avait les épaules toutes raides : elle s'étira, en promenant son regard dans l'atelier. Son nez s'était accoutumé à l'odeur âpre et humide de l'argile. Brusquement, elle prit conscience qu'une radio était en marche. Elle était réglée sur une chaîne de britpop, à la fois alerte et légèrement décadente. Il y avait de la musique de toutes les époques, depuis les Beatles jusqu'à Oasis et Coldplay. Dire que Jeongmin était si concentrée qu'elle n'avait même pas perçu le son de la radio ! Jihye et Jun étaient encore assis devant leur tour. AirPods dans les oreilles, ils semblaient absorbés par leur travail. Jeongmin était émerveillée de trouver sa place dans cet endroit à la fois individualiste et accueillant.

Mais surtout, Jeongmin appréciait le volume sonore des bruits qui parvenaient à ses oreilles. Lorsqu'elle s'était exilée

dans son appartement, elle ne mettait jamais aucune musique. Quant à la télévision, elle s'en était tout bonnement débarrassée : elle avait peur de tomber par hasard, en zappant, sur l'un des programmes qu'elle avait écrits. Elle avait enfermé son appartement dans un cocon de silence, tel un téléphone portable en mode avion. Les bruits du monde extérieur ne lui semblaient plus qu'une insupportable cacophonie.

Mais il n'en allait pas de même avec les bruits de l'atelier Soyo. C'était comme un engrenage bien huilé : aucun son ne déparait des autres. Les questions farfelues dont Hansol bombardait Johui, les réponses espiègles de la patronne, le ronron des tours, les drôles d'exclamations ou les grommellements de frustration que Jihye poussait de temps à autre, la musique heavy metal qui s'échappait des AirPods de Jun, les bruits de voix étouffés des passants dans la rue, qui traversaient la vitrine, les plaisanteries banales du DJ, sortant de cette radio réglée sur la première chaîne venue… Tous ces sons étaient à leur place. Il aurait suffi que l'un d'eux disparaisse pour donner l'impression qu'il manquait quelque chose.

Le silence que Jeongmin avait maintenu des mois durant était en train de se fissurer. Et derrière toutes ces fentes qui s'ouvraient gaiement, une pelote de fil, restée enfermée longtemps, bien longtemps, commençait peu à peu à se dévider. Maintenant, Jeongmin avait l'impression qu'elle pourrait tolérer l'absence de silence. Et même, au contraire, qu'elle aimait mieux entendre ces bruits de voix et les sons mats de l'argile, qui lui chatouillaient agréablement les tympans.

La première assiette de Jeongmin avait de drôles de proportions, et une texture rugueuse. Mais elle était d'une taille

si peu définie qu'elle semblait vraiment capable de contenir n'importe quoi. Johui lui dit que c'était un excellent travail. Bien sûr, Jeongmin allait bientôt découvrir que c'était chez elle un tic de langage, une formule qu'elle employait à tout moment, pour encourager les élèves peu sûrs d'eux.

— C'est tout pour aujourd'hui. On s'occupera de l'émail et de la cuisson une autre fois. En attendant, réfléchissez à la couleur, et décidez si vous préférez quelque chose de mat ou de brillant. Ce sont vos devoirs pour la prochaine fois !

Jeongmin regarda l'horloge : il était déjà près de 16 heures. Le temps avait filé à toute allure. Une fois de plus, la jeune femme s'étonna d'avoir encore en elle assez d'énergie pour s'absorber corps et âme dans quelque occupation que ce soit.

Les séances se terminaient toujours par le rangement : essuyer la tournette et la remettre à sa place, nettoyer la cuvette, les éponges, les couteaux et les instruments en bois, avant de les mettre à sécher au soleil. Jeongmin s'attela à la tâche, en suivant les instructions indiquées sur une affichette au mur.

Ding !

Un bruit de métal résonna soudain, suivi d'un énorme fracas. Les instruments mis à sécher étaient maintenant éparpillés sur le sol : en retirant son tablier, Jeongmin avait heurté la boîte à outils. Johui éclata de rire, en lui demandant si elle avait déjà appris à ne pas être parfaite. Jihye et Hansol s'approchèrent pour l'aider à ramasser les outils, et même Jun vint lui prêter main-forte, contre toute attente. Jeongmin avait l'impression de comprendre ce que signifiait cette histoire de soixante pour cent. Elle avait ouvert la porte de l'atelier à 13 h 30 tapantes, mais elle en ressortait à 16 h 07.